



LES CHEFS DES FRANKS.

es Franks, qui formaient l'avant-garde des nations marchant au Capitole, les féroces compagnons de Mérowig, eurent la gloire d'affranchir les Gaules de la domination romaine. Campés d'abord dans la Taxandrie, autour de la résidence royale de Dispurgum (Diest), les Saliens, guidés par Khlodio, avaient traversé, en 442, la forêt Charbonnière; se frayant ensuite une route au midi, ils arrachèrent aux indignes héritiers de César les riches cités de Tournai et de Cambrai.

Partout les aigles impériales fuyaient devant les Franks.



Clovis

Ceux-ci se livraient à une sorte de frénésie belliqueuse, afin de mériter les récompenses décernées aux braves dans les palais des morts ; mais s'ils surpassaient les autres Barbares en cruauté, ils ne voulaient pas cependant que leurs chefs abusassent du glaive. Khildéric I^{er}, qui régnait en 456, fut destitué de la royauté et chassé de sa tribu, pour avoir violé les règlements qui limitaient ses prérogatives. Les Franks s'étant soumis, de guerre lasse, à Egidius, le gouverneur romain des Gaules, Khildéric alla chercher un refuge auprès du roi de Thuringie. Toutefois, après avoir vécu huit ans dans l'exil, il se fit rappeler par ses compatriotes. Le chef des Saliens revint, emmenant avec lui Bazine, la femme de son protecteur ; elle avait abandonné son pays et sa famille pour le suivre. « J'ai
« reconnu tes mérites et ton grand courage, disait-elle à Khil-
« déric, et c'est pour cela que je suis venue, afin d'habiter avec
« toi ; car il faut que tu saches que, si dans les pays d'outre-mer
« j'avais connu quelqu'un plus capable et plus brave que toi,
« j'aurais été de même le chercher et cohabiter avec lui. » Le roi, tout joyeux, récompensa Bazine en l'épousant.

Khlovigh, issu de ce mariage romanesque, devint le véritable fondateur de la monarchie franke. Cinq ans après avoir été élevé sur le pavois, le chef du petit royaume de Tournai proposa à ses guerriers d'enlever Soissons au comte romain Syagrius. Les soldats levèrent la frankiske, et se déclarèrent prêts à le suivre ; Ragnachar, autre roi qui occupait Cambrai, vint aussi se ranger avec ses guerriers sous l'étendard du chef des Saliens. L'aspect de ces libres compagnies devait effrayer les populations. Au milieu des siens, le roi marchait à pied ; les soldats

tenaient dans la main droite des piques à deux crochets ou des haches à lancer, et leur bras gauche était caché par un bouclier aux lymbes d'argent et à la bosse dorée. Leurs cheveux, d'un blond roux, relevés sur le sommet du front, retombaient par derrière en queue de cheval. Ils portaient pour chaussure des peaux de bêtes, garnies de tous leurs poils ; leurs jambes et leurs genoux étaient nus. Par dessus leurs casaques bigarrées se voyait une saye de couleur verte, puis une rhénone fourrée, retenue par une agrafe. Syagrius, vaincu par ces farouches guerriers, se sauva à Toulouse, où il se mit sous la protection d'Alaric, roi des Visigoths. Mais le chef frank menaça Alaric de porter le fer et le feu dans ses États, s'il ne lui livrait le Romain ; Alaric eut peur ; aussi renvoya-t-il Syagrius à Khlovigh, qui le fit égorger sans bruit (486).

Ce meurtre assurait au roi des Saliens la possession des provinces romaines du centre de la Gaule. Désirant ménager ses nouveaux sujets, il s'efforça, mais en vain, d'empêcher le pillage des campagnes et des villes. Les églises de Reims, ayant été dévastées par les Franks encore païens, l'évêque saint Remi fit réclamer du roi, par un de ses clercs, un vase de grand prix. Khlovigh emmena le clerc à Soissons, où devait se faire le partage du butin, et demanda qu'on mît le vase dans le lot qui lui revenait. Mais un soldat, frappant le vase de sa hache de bataille, s'écria : « Tu ne l'auras que si le sort te le donne ! » Le roi, dissimulant cet affront, prit tranquillement le vase et le donna au clerc. L'année suivante, passant la revue de sa troupe au champ de Mars, il vint au soldat qui l'avait insulté, et prenant ses armes, sous prétexte qu'elles étaient en mauvais état,



Pépin le Bref.

il les jette à terre. Au moment où le guerrier se baisse pour les ramasser, Khlovigh lui fend la tête d'un coup de sa frankiske, en disant : « Voilà comment tu as frappé le vase de Soissons ! » Tandis que les Franks enlevaient définitivement la Gaule aux Romains, le vieux roi de Thuringie voulut venger l'outrage qu'il avait reçu jadis du père de Khlovigh. Profitant de l'absence de ce redoutable capitaine, il envahit son territoire national ; pour l'apaiser, il fallut lui livrer deux cents jeunes filles en ôtage. Le Barbare ordonna de les attacher par les bras au cou de chevaux fougueux, qui les emportèrent et les mirent en pièces à travers les pierres et les broussailles. Khlovigh accourut enfin et poursuivit les lâches envahisseurs jusque dans la Thuringie¹, dont il s'empara.

L'ambition du roi frank augmentait avec ses succès ; non content d'avoir transformé en une monarchie puissante le modeste héritage de Khildéric, il voulait encore conduire ses guerriers dans le midi de la Gaule. Les évêques, devenus les conseillers du vainqueur de Soissons, étaient loin de combattre ses rêves de gloire ; ils le visitaient souvent à son bivouac, ils lui parlaient des lois du Christ, ils s'efforçaient de l'arracher au culte d'Odin, parce qu'ils désiraient l'opposer aux rois des Visigoths et des Burgondes, qui protégeaient l'arianisme. Guidé par les évêques, Khlovigh commence par divorcer d'avec la mère, franke et païenne, de son fils aîné ; puis il envoie son confident Aurélianus à Genève, pour demander la main de

¹ Quelques auteurs affirment que la Thuringie comprenait la Saxe et la Hesse jusqu'à l'Elbe ; d'autres voient dans la Thuringie le pays de Tongres. M. Warnkoënic, entre autres, soutient cette dernière opinion dans son *Histoire du droit belge*, page 22.

Khlothilde, femme sage et encore orthodoxe. Khlothilde était la nièce de Gondebald, roi des Burgondes ; mais elle lui avait voué une haine implacable, se rappelant toujours que cet homme féroce avait égorgé son père et précipité sa mère dans un puits avec une pierre au cou. Aurélianus, déguisé en mendiant, vit secrètement Khlothilde ; elle lui remit son anneau en disant : « Prends aussi ces cent sous d'or pour ta peine. Retourne vers « ton maître ; dis-lui que s'il me veut épouser, il envoie promp- « tement des ambassadeurs à mon oncle Gondebald. » Aurélianus ayant fait connaître les résultats de sa mission à Khlovigh, celui-ci s'empresse d'envoyer des ambassadeurs au roi des Burgondes, qui n'osa répondre par un refus. Les ambassadeurs fiancent Khlothilde au nom de Khlovigh, et l'emmènent dans une basterne. A peine est-elle partie, que Gondebald, se ravisant, envoie une troupe de cavalerie pour ramener sa nièce. Mais déjà Khlothilde était en sûreté ; elle avait quitté sa litière pour un cheval, ordonnant à son escorte de hâter sa marche, et de tout incendier sur son passage.

Cependant ni l'amour de cette femme fidèle ni les exhortations des évêques ne purent vaincre d'abord l'obstination de Khlovigh ; il fallut un prodige pour amener sa conversion. En 496, les Allemands étaient venus fondre sur les Franks ripuaires qui défendaient le passage du Rhin à Cologne. Khlovigh accourut avec ses guerriers, et livra bataille aux agresseurs dans la plaine de Tolbiak, à quatre lieues en deçà du fleuve. La fortune se prononçait pour les Allemands, lorsque le roi Frank, au désespoir, invoqua le dieu de Khlothilde, et promit de se faire baptiser, s'il était vainqueur. Aussitôt les Saliens retournent à

la charge avec une nouvelle ardeur; le roi des Allemands tombe frappé à mort; ses compagnons d'armes fléchissent, quittent le champ de bataille, et sont poursuivis par Khlovis jusqu'au pied des Alpes rhétiennes.

L'illustre vainqueur accomplit religieusement le vœu qu'il avait fait sur le champ de bataille de Tolbiac. On put néanmoins reconnaître le guerrier barbare sous la robe blanche du néophyte. L'évêque Remi lui racontait la passion du Christ : « Ah! s'écria le Frank en saisissant sa hache d'armes, que « n'étais-je là avec mes fidèles! » Le jour de Noël (496), Khlovis descendit enfin dans le baptistère de Reims, avec 5,000 de ses guerriers. Il fut reçu par saint Remi qui prononça ces belles paroles : « Sicambre adouci, adore ce que tu as brûlé; « brûle ce que tu as adoré. » C'était prédire les nouvelles destinées qui se levaient pour les Franks.

Devenu le protecteur de l'Église romaine, Khlovis fut en quelque sorte entraîné dans de nouvelles entreprises, dont l'issue devait mettre le comble à sa gloire. Pour complaire à Khlothilde, qui détestait Gondebald comme le bourreau de sa famille et le persécuteur des orthodoxes, le chef des Saliens attaqua les Burgondes et les rendit tributaires (500). Le clergé des provinces du midi, tyrannisé par les Visigoths, considéra la soumission des Burgondes comme le signal de sa propre délivrance. En effet, Khlovis dit un jour à ses fidèles : « Je « supporte avec beaucoup de déplaisir que ces ariens occupent « une partie des Gaules : allons avec l'aide de Dieu; et quand « nous les aurons vaincus, nous rangerons le pays qu'ils possè-
« dent sous notre obéissance. » Des cris enthousiastes accueil-

lirent ces paroles. L'armée se dirigea vers Poitiers ; elle rencontra les Visigoths dans la plaine de Vouillé, les vainquit, et le roi frank tua de sa main Alaric. Le fruit de cette victoire fut la conquête de la Touraine, du Poitou, du Limousin, du Périgord, de la Saintonge et de l'Angoumois. Khlovigh régnait ainsi sur toute l'Europe occidentale ; car les Armoriques (Bretons) ainsi que les garnisons romaines, qui tenaient encore dans quelques forts le long du Rhin, s'étaient hâtés de reconnaître la suzeraineté des Franks. Le gouvernement impérial, transféré à Constantinople, légalisa lui-même leur domination. En 508, l'empereur Anastasius avait envoyé à Khlovigh le titre et les insignes de patrice, de consul et d'auguste.

Ces titres pouvaient éblouir les nations vaincues ; mais aux yeux de ses compatriotes, Khlovigh restait le capitaine d'une armée souveraine, le chef d'une confédération ; il était même obligé de partager le pouvoir avec les rois des diverses tribus qui composaient la nation franke. Ainsi Kararic gouvernait la Flandre ; Sighebert possédait Cologne ; un autre prince régnait à Cambrai. Khlovigh, qui conservait comme toute sa nation un fonds de rudesse sauvage, ne recula ni devant la trahison ni devant le meurtre pour se défaire de ses rivaux. Il en tua deux de sa propre main ; les autres furent également assassinés par ses ordres ou s'entre-tuèrent par ses perfides instigations. Mêlant l'astuce à la cruauté, il feignit ensuite de verser publiquement des larmes sur le sort funeste de ses proches et de ses alliés ; mais il ne déplorait son isolement qu'afin de découvrir s'il avait encore quelque compétiteur. Lui-même disparut enfin de la scène du monde, le 27 novembre 511, à l'âge de 45 ans. Il

fut enseveli dans l'église des Saints-Apôtres, qu'il avait fondée à Paris, au moment de partir pour son expédition contre les Visigoths.

Les successeurs de Khlovigh ne surent point consolider cette immense monarchie, dont il était le fondateur et le soutien. Quoique l'ancienne confédération des tribus frankes subsistât encore, les diverses provinces du nord furent comme abandonnées à elles-mêmes ; la Belgique surtout, qui avait été le berceau des Mérovingiens, semblait délaissée par ces princes, alors poussés dans le centre de la Gaule par la soif des conquêtes. Déjà même on voyait poindre dans notre pays l'organisation féodale : chaque province (*pagus* ou *grau*) était gouvernée par un chef, revêtu du titre de comte ; et ces vassaux du souverain avaient sous eux de simples guerriers, auxquels ils confiaient quelque part de leurs vastes domaines. Ce qui précipita surtout la ruine de la monarchie mérovingienne, ce fut l'absence d'unité dans l'administration. En vertu de la loi salique, la monarchie était sans cesse partagée entre les enfants du prince, comme un bien de famille ; système désastreux, parce qu'il associait les populations aux haines héréditaires des chefs, et qu'il livrait continuellement l'œuvre de Khlovigh aux chances des batailles. Enfin les petits royaumes disparurent successivement, et l'empire fut définitivement partagé en deux parts : la partie orientale reçut le nom d'Ostrasie ; la partie occidentale, celui de Neustrie¹. Les descendants de Khlovigh étaient loin, d'ailleurs, d'exercer une autorité absolue ; ils dépendaient entiè-

¹ L'Ostrasie comprenait en Belgique : le Cambrais, le Hainaut, le Brabant, Namur et Liège ; la Flandre, le Tournaisis et l'Artois appartenaient à la Neustrie.

rement de leurs leudes, qui, pour les surveiller, leur adjoignaient un officier dont l'élection appartenait à la nation comme celle du roi. Cet officier, choisi parmi les hommes les plus riches et les plus vaillants, avait le titre de maire du palais ; il était investi du commandement des armées et partageait l'administration du royaume. Mais deux pouvoirs suprêmes et indépendants ne sauraient coexister longtemps ; il faut que l'un absorbe l'autre. Quand les Mérovingiens n'eurent plus la force de tenir l'épée de Khlovigh, ils trouvèrent à côté d'eux une famille assez puissante pour leur enlever la couronne et raffermir la domination des Franks.

Ce fut encore de la Belgique que sortit cette race de guerriers invincibles, destinés à recueillir l'héritage des Mérovingiens dégénérés. Vers 620, les Frisons, campés sur le territoire des Bataves, avaient profité des discordes civiles qui désolaient la monarchie, pour attaquer les provinces belges. Les rois ostrasiens ne parurent pas sur la frontière menacée ; les populations ne virent à leur tête qu'un simple chef, grand propriétaire de la Hasbagne ; mais celui-ci, encore Teuton de sang et de langage, était supérieur aux rois, car il sut refouler les hordes frisonnes au delà de la Meuse et du Rhin. Sorti de l'épreuve des batailles, le duc Peppin voulait terminer paisiblement sa carrière dans sa terre de Landen, bourgade située au sud-est de Saint-Trond ; il oubliait sans doute que ses exploits lui avaient assigné le premier rang parmi les nobles ostrasiens. Les leudes l'imposèrent comme maire du palais à Khlothar II, qui régnait sur toute la France, depuis la mort de la fameuse Brunehaut. Lorsque ce monarque eut ensuite cédé l'Ostrasie à son fils

Dagobert, nul n'osa disputer à Peppin de Landen la tutelle du jeune prince (625). On rapporte que le petit-fils de Frédégonde se livrait à toute la fougue de ses passions ; non content de trois femmes légitimes, il avait encore, disent les chroniques, une foule de maîtresses. Chrétien austère, probe et inflexible comme un vrai Germain, le seigneur de Landen ne craignit point de flétrir hautement les débauches du monarque ; il l'arracha à sa vie oisive, et il en fit sinon un grand roi, du moins un administrateur plus habile que la plupart des Mérovingiens. Au reste, Dagobert ne cessa d'honorer ce rude conseiller ; car, sur son lit de mort, il lui confia les destinées de son fils Sighebert, qui devait recueillir la couronne d'Ostrasie. Mais Peppin de Landen mourut deux ans après l'avènement de ce faible rejeton de Khlovigh.

Il fut remplacé par son fils Grimoald dans la charge de maire du palais d'Ostrasie. Plus ambitieux que le vieux Peppin, Grimoald ne se servit de son influence que pour préparer la chute de la dynastie mérovingienne ; il gouverna pendant dix années sous le nom de Sighebert, et lorsque ce fantôme de roi eût disparu (650), il essaya de transmettre le trône à son propre fils. L'héritier de Sighebert était un enfant de trois ans ; on lui coupa les cheveux, l'évêque de Poitiers le conduisit dans un monastère d'Irlande, et l'on répandit le bruit de sa mort. Mais cette élévation subite de la famille de Landen éveilla la jalousie des autres maisons prépondérantes ; les Ostrasiens tendirent des embûches à leur maire, et le livrèrent avec son fils à Khlovigh II, roi de Neustrie, qui les fit égorger dans une prison de Paris (658).

Malgré ce double meurtre, la race de Peppin de Landen ne fut pas éteinte. Une des filles du chef hasbanais, sainte Begge, avait épousé Anségise, héritier de saint Arnould, duc de Moselle, et ensuite évêque de Metz. De ce mariage était né, à Herstal¹, un autre Peppin; celui-ci, plus heureux que son oncle Grimoald, devait annihiler la race de Khlovigh et préparer les règnes mémorables de Karle Martel, de Peppin le Bref et de Charlemagne.

Khlovigh II était mort, laissant trois fils en bas âge : Khlothar III, Khilderic II et Thierry III. Le premier fut proclamé roi de Neustrie et mis sous la tutelle d'Ébroïn, maire du palais. Cet enfant ayant bientôt disparu, Ébroïn voulut remettre le royaume entier des Franks à Thierry III. Mais les leudes d'Ostrie se soulevèrent, et forcèrent Ébroïn à leur donner pour roi Khilderic II. Les Bourguignons, dirigés par Léger, évêque d'Autun, et ami de la maison de Herstal, ne tardent pas à renforcer le parti des Ostrasiens : Ébroïn demeure impuissant devant cette redoutable coalition; on l'enferme au monastère de Luxeuil, et Thierry lui-même, après avoir été rasé, passe de son palais dans une cellule de l'abbaye de Saint-Denis. L'évêque d'Autun ne profita guère de la révolution dont il était le chef; tombé dans la défaveur du roi neustrien, il alla rejoindre Ébroïn dans son cloître. Délivré d'un surveillant importun, Khilderic voulut humilier les leudes; dans un accès de fureur, il fit battre de verges l'un d'entre eux, nommé Bodilo. La vengeance des grands ne se fit pas attendre : à

¹ On présume que Herstal faisait partie des vastes domaines de Peppin de Landen.

quelques jours de là, le roi fut assassiné dans la forêt de Luconie¹; et les meurtriers n'épargnèrent ni sa femme alors enceinte ni son fils enfant (675).

Une horrible confusion suivit cette catastrophe. Ébroïn et saint Léger sortent de Luxeuil; Thierry III, qui avait brisé en même temps les portes de l'abbaye de Saint-Denis, remonte sur le trône ensanglanté de Neustrie; il rend à Ébroïn la charge de maire du palais, et l'orgueilleux ministre, pour assurer son triomphe, s'empare de l'évêque d'Autun, le fait dégrader, aveugler, tuer. L'Ostrasie, refusant toutefois de se soumettre à Ébroïn, avait rappelé d'Irlande Dagobert II. Mais les leudes semblent enfin humiliés de ne voir au-dessus d'eux que des jeunes hommes débauchés et sans énergie; ils parlent de proscrire la race de Khlovigh; Peppin de Herstal se met à la tête des mécontents, et l'infortuné Dagobert II meurt poignardé dans la forêt de Voivre (678).

Le descendant du maire de Dagobert I^{er} s'était associé un autre chef, du nom de Martin; tous deux reçurent le titre nouveau de ducs d'Ostrasie. Cependant Ébroïn avait fait marcher les fidèles Neustriens contre les révoltés; il leur livra bataille à Leucofao, et les battit (680). L'année suivante, il attira Martin à une conférence, et l'y fit assassiner; mais il ne put atteindre son complice, qui s'était réfugié dans les provinces belges, au milieu des vassaux de sa famille. Tandis que Peppin restait à l'abri de l'Ardenne, Ébroïn tomba lui-même sous les coups d'un noble frank qu'il voulait dépouiller de ses bénéfices.

¹ La forêt de Bondy, près de Chelles.

Une foule de seigneurs neustriens vinrent alors grossir le parti du duc d'Ostrasie ; quand celui-ci se crut assez fort, il sortit de sa retraite, livra bataille à ses adversaires, à Testry¹, les mit en déroute, et s'empara de Thierry III (691). Peppin laissa vivre le monarque vaincu, mais il se réserva tout le pouvoir ; il eut soin aussi de transporter le siège réel du gouvernement en Ostrasie, afin de hâter la chute désormais inévitable de l'ancienne dynastie. Quittant les bords de la Seine et de la Loire, Peppin fixa sa résidence tour à tour à Cologne et à Herstal.

Il ne faut pas croire cependant que Peppin recueillît intact l'héritage des anciens rois ; la victoire de Testry, œuvre des grands, éveilla des ambitions insatiables et menaça l'empire d'une dissolution complète. Tous les ducs qui avaient secondé Peppin voulurent régner avec lui ; les provinces méridionales, Aquitaine et Bourgogne, se détachèrent de la monarchie, et furent même désignées bientôt comme *pays romains* ; les nations d'au delà du Rhin (Frisons, Saxons, Suèves, Bavaois) renoncèrent également à l'obéissance des Franks. Mais le duc d'Ostrasie, pour affermir son autorité, surmonta tous les obstacles, défia tous les dangers : pendant vingt ans, il ne cessa de combattre et d'organiser, écrasant les Suèves, repoussant les Frisons au delà du vieux Rhin, comprimant les tentatives des leudes, rétablissant, enfin, les assemblées nationales, souvenir de l'ancienne vie germanique.

Les rois (car ils se succédaient avec une rapidité effrayante), les descendants de Khlovigh coulaient des jours paisibles dans

¹ Testry en Vermandois, entre Saint-Quentin et Péronne.

la ferme de Maumaque, sur les bords de l'Oise ; ils ne sortaient de leur retraite que sur l'ordre du maire, c'est-à-dire quand il avait besoin de leur nom pour sanctionner les capitulaires adoptés par les diètes. De tristes pressentiments affligèrent néanmoins Peppin, arrivé au terme de sa glorieuse carrière : déjà malade et infirme, il vit son fils Grimoald périr sous les poignards de quelques leudes, jaloux de la haute fortune de la maison de Herstal. Le vainqueur de Testry eut la satisfaction de venger son fils ; mais lorsqu'il s'éteignit à Jupille, le 16 décembre 714, il laissait le royaume aux mains d'une femme et d'un enfant. Il avait désigné pour son successeur dans la mairie son petit-fils Théodoald ; et la tutelle de ce débile héritier était confiée à son aïeule Plectrude, chargée aussi de gouverner au nom d'un autre enfant, le roi Daghobert III.

Les Neustriens ne veulent pas reconnaître la régence de Plectrude ; ils se séparent de l'Ostrasie, et livrent ce malheureux royaume aux tribus féroces de la Frise et de la Saxe.

Dans ce péril extrême, la Providence suscita Karle Martel pour sauver l'empire des Franks. Peppin avait eu ce vaillant bâtard de sa concubine Alpaïde¹ ; mais la naissance de Karle ayant été souillée du sang d'un martyr, le duc d'Ostrasie, afin de se réconcilier avec l'Église, avait toujours traité son fils illégitime comme un proscrit. On rapporte, en effet, qu'Alpaïde avait fait tuer saint Lambert, évêque de Liège, parce que celui-ci exprimait publiquement son mépris pour la concubine de Peppin. Après la mort de son époux, Plectrude s'était égale-

¹ On suppose que Karle Martel vit le jour à Theux (marquisat de Franchimont), en 695.

ment montrée impitoyable pour le fils de sa rivale; elle le faisait garder dans une prison de Cologne. Vaine précaution! Les grands d'Ostrasie, qui connaissaient le courage de Karle, brisent les portes de son cachot, et le mettent à leur tête. Le nouveau duc commence par chasser du pays les Saxons et les Frisons; puis, il se tourne contre l'armée neustrienne, et l'écrase une première fois dans les environs des Ardennes (716). Traversant ensuite la forêt Charbonnière, Karle reporte l'invasion en Neustrie; le 19 mars 717, il rencontre et disperse une seconde armée qui se tenait à Vincy, entre Arras et Cambrai. Après s'être fait reconnaître à Paris, il poursuit sa marche victorieuse jusqu'à Cologne, et force Plectrude de lui remettre la capitale de l'Ostrasie. Sur ces entrefaites, Eudes, duc d'Aquitaine, était accouru au secours des Neustriens; ceux-ci ne peuvent cependant récupérer leur indépendance; vaincus une troisième fois, ils se voient contraints de livrer à Karle leur roi Khilpéric (720).

Ce n'était pas tout d'avoir reconquis l'empire; il fallait le conserver, le défendre contre les ennemis qui se pressaient sur les frontières. Élevé par des guerriers, Karle voulut constamment s'appuyer sur une armée formidable; et comme il était maudit par l'Église, il lui enleva ses richesses, pour les partager entre ses fidèles compagnons. Devenu l'idole des hommes de guerre, Karle les entraîne à sa suite jusqu'au fond de la Germanie; il combat tour à tour les Frisons, les Allemans, les Saxons; vainqueur de ces peuplades toujours menaçantes pour la Gaule, il porte enfin les frontières des Franks jusqu'à l'Elbe et au Danube.



Charles-Martel.

Non-seulement Karle préserve la Gaule d'une nouvelle invasion des peuplades du nord, mais il fait encore reculer au midi les Arabes qui, après avoir franchi les Pyrénées, s'étaient avancés jusqu'à la Loire. Tandis que le duc ostrasien poursuivait ses guerres de Germanie, il vit son ancien adversaire, le duc Eudes d'Aquitaine, arriver auprès de lui, fugitif et désespéré; il apprit à Karle que les Sarrasins étaient maîtres de l'Aquitaine. Si les Franks n'arrêtaient ces Barbares de l'Orient, ils imposaient à l'Europe une nouvelle civilisation. Le duc d'Ostrasie n'hésita point; il passe la Loire au mois d'octobre 732, rencontre les Arabes entre Tours et Poitiers, et leur tue plus de deux cent mille hommes. Ce fut dans cette terrible mêlée que Karle reçut des siens le surnom de *Martel*, parce qu'il avait frappé sur les Sarrasins comme le marteau sur l'enclume ¹.

Le duc ostrasien profita de sa victoire pour agrandir encore la domination des Franks. Avant de repasser la Loire, il tourna ses armes contre les souverains de l'Aquitaine; ils durent lui faire hommage de leurs États, et lui céder en outre leurs droits sur la Provence, qui s'était soumise aux Arabes (735). Une révolte des Frisons rappelle le vainqueur de Poitiers en Germanie : il ne se contente plus cette fois de livrer bataille à ces tribus indomptables, il leur impose un duc frank, et détruit leur nationalité, en les forçant d'abandonner leurs dieux païens pour la religion du Christ. Cette glorieuse expédition terminée, Karle Martel retourne dans le midi. En 737, il ravage la Sep-

¹ M. Michelet (*Hist. de France*, t. II) prétend que le surnom donné à Karle avait une autre signification. Le marteau, dit-il, était l'attribut du dieu Thor, le signe de l'association païenne, celui de la conquête barbare.

timanie, défendue par les Sarrasins ; et l'année suivante, après avoir abattu les Saxons insurgés, il achève la conquête de la Provence. L'Europe fut alors pacifiée du Wésér et du Danube aux Pyrénées.

Mais de graves événements agitaient la péninsule italique. Vers l'année 720, l'exarchat de Ravenne, qui comprenait le domaine de saint Pierre, s'était soustrait à l'obéissance de Léon l'Iconoclaste, empereur d'Orient. Les papes avaient vu néanmoins leurs rêves d'ambition s'évanouir bientôt ; car les Lombards s'étaient avancés pour recueillir les possessions des empereurs grecs, et ils avaient fini par dresser leurs tentes sous les murailles mêmes de Rome. Désespéré, Grégoire III résolut, en 740, d'appeler à son aide le duc d'Ostrasie, réconcilié avec l'Église depuis la victoire de Poitiers et la conversion des Frisons. Si les Franks passaient les Alpes, le souverain pontife s'engageait à proclamer leur chef consul de Rome et empereur d'Occident.

Karle Martel eut certainement marché au Capitole et placé sur sa tête la couronne des Césars ; mais le pape et le guerrier, tous deux moururent avant d'avoir pu accomplir leurs glorieux desseins (741). Il était réservé à Charlemagne de réaliser le plan de Grégoire III.

Lorsque le vainqueur des Arabes descendit dans la tombe, il ne prévoyait pas sans doute que son empire subirait de nouvelles et terribles vicissitudes. Karle avait cependant jeté lui-même des semences de discorde dans le royaume, en partageant ses immenses États entre ses deux fils du premier lit,

Karloman et Peppin ¹, et en déshéritant Grippon, qu'il avait eu de son mariage avec Sonnichilde, nièce d'Odilon, duc des Bava-rois. A peine Karle eut-il fermé les yeux, que l'empire fut attaqué, au nord, par Odilon et les Allemans soulevés en faveur de Grippon; au midi, par les Aquitains, qui voulaient reconquérir leur indépendance perdue. Jamais peut-être la maison de Herstal ne s'était trouvée dans un plus grand danger; mais Karloman et Peppin, dont la prudence égalait la valeur, oubliant leurs rivalités, marchent ensemble contre les envahisseurs, et sauvent l'héritage des Carlovingiens.

Dès lors, Karloman put régner en paix sur l'Ostrasie et la Germanie. C'était un prince digne de sa fortune, administrateur habile, guerrier redoutable, et de plus zélé défenseur des droits de sa maison. Le premier, il osa renier ouvertement la race mérovingienne. Dans un concile tenu près de Binche, en Hainaut, il se donna le titre de *duc et prince des Franks*. Toutefois, après un règne de six ans, Karloman, dont l'esprit avait été troublé par des terreurs religieuses, prit tout à coup le parti de renoncer au trône, pour se retirer dans un monastère élevé sur le mont Soracte, à Rome (747).

Peppin, qui gouvernait la Neustrie, s'était d'abord montré moins audacieux que son frère; croyant que le moment n'était pas encore venu de mettre la main sur la couronne, il avait tiré d'un monastère un enfant de la race royale, et lui avait donné le nom de Khilderic III (742). Mais lorsqu'il fut resté seul maître de l'empire, par la retraite de Karloman, il voulut

¹ Ils étaient nés à Jupille.

faire cesser la comédie que les maires du palais jouaient depuis plus d'un siècle. C'est en revenant vainqueur de la Germanie, où il avait étouffé une nouvelle révolte des Saxons, que Peppin renoua avec Rome les négociations interrompues par la mort de Karle Martel. Des députés vinrent trouver le pape Zacharie, et lui posèrent cette question : « Quel est le véritable « roi, celui qui en porte le titre, ou celui qui en a la puis- « sance ? » Le pontife répondit : « Il me paraît bon et utile « que celui-là soit roi qui, sans en avoir le nom, en a la puis- « sance, de préférence à celui qui portant le nom de roi, n'en « garde pas l'autorité. » Les leudes n'attendaient que cette déci- sion pour soulever sur un bouclier le fils de Karle Martel (752). « Du conseil et du consentement de tous les Franks, et avec l'autorisation apostolique (ce sont les paroles du chroniqueur), l'illustre Peppin fut élevé à la royauté, suivant les anciennes coutumes, et oint pour cette haute dignité de l'onction sacrée, par la sainte main de Boniface, dans l'église de Soissons. Quant à Khildéric, qui se paraît du faux nom de roi, Peppin le fit raser et mettre dans le couvent de Saint-Omer. »

Bien que le nouveau roi des Franks eût obtenu les suffrages de tous les hommes libres, plusieurs chefs, naguère ses égaux, témoignèrent quelque jalousie de son élévation. Peppin le Bref, voulant réduire au silence ceux qui plaisantaient de sa petite taille, résolut de soumettre à une épreuve publique leur courage et le sien. Un jour qu'il assistait, au milieu de ses leudes, à un combat de bêtes féroces, il demanda qui oserait descendre dans l'arène, et attaquer un lion furieux qui venait de terrasser un taureau. Personne n'osant accepter

ce défi. Peppin descendit dans la lice l'épée à la main, et n'en sortit qu'après avoir vaincu et tué le lion. Tous les spectateurs applaudirent, et proclamèrent que Peppin le Bref était à la fois le plus illustre chef et le plus intrépide soldat de la nation des Franks.

Un plus vaste théâtre s'ouvrit bientôt devant l'ambition du fils de Karle Martel ; de même qu'il avait humilié les grands, jaloux de sa gloire, il sut châtier les princes indépendants qui ne voulaient pas reconnaître la prédominance de la maison de Herstal. La Saxe, la Bretagne et l'Aquitaine avaient couru aux armes en même temps ; Peppin abattit les Saxons, et leur imposa de nouveaux missionnaires ; il envahit la Bretagne, et profitant des guerres civiles des Sarrasins d'Espagne, il leur enleva la Septimanie, afin de pouvoir dompter plus facilement les Aquitains.

Rentré dans ses États après cette expédition, Peppin rencontra, dans un bourg du Perthois, le pape Zacharie, qui avait quitté Rome en fugitif. Ce fut de la bouche du pontife que le roi des Franks apprit les malheurs de l'Italie ; et grande fut son indignation quand il sut que les Lombards, ne se contentant plus de menacer la capitale du monde chrétien, avaient conquis Ravenne et aboli de fait l'exarchat. Peppin jura de passer les Alpes ; mais avant de partir, il se rendit avec le pape dans l'abbaye de Saint-Denis, où il reçut, pour la seconde fois, l'onction sainte (754). Fidèle à sa parole, le roi des Franks descend en Italie, taille en pièces l'armée des Lombards, reprend l'exarchat, et le donne au pape, malgré les réclamations de la cour byzantine.

Pour couronner l'œuvre de sa maison, Peppin résolut ensuite de tourner ses armes contre les Aquitains et de les soumettre définitivement. Cette guerre contre le midi de la Gaule fut longue et acharnée; commencée en 760, elle ne se termina qu'en 768, par la mort de Waiffer, héritier de la maison des Mérovingiens, la ruine entière de sa famille, et l'épuisement de la contrée. La réunion de l'Aquitaine à la couronne fut, sans contredit, un des événements les plus mémorables du règne de Peppin; dans cette dernière lutte entre la première et la seconde race, celle-ci avait encore obtenu la sanction de la victoire.

Le conquérant de l'Aquitaine suivit de près dans la tombe l'héroïque Waiffer; il mourut, le 24 septembre 768, à Saint-Denis, et fut enterré, comme il le désirait, à la porte de l'église, la face contre terre, dans la situation d'un pénitent. Un moine du treizième siècle inscrivit sur le tombeau du fils de Karle-Martel ces quatre mots : « *Peppin, père de Charlemagne.* »

THÉODORE JUSTE.



Panthéon national.

LES

BELGES ILLUSTRÉS,

PAR

MM. J. ALMEYER, A. BARON, F. CARRON,
COOMANS AINÉ, TH. JUSTE, CH. HEN, PH. LESBROUSSART, G.-H. MOKE,
L. POLAIN, LE BARON DE REIFFENBERG, EUGÈNE ROBIN,
LE BARON DE STASSART,
CH. SOUDAIN DE NIEDERWERTH, MADemoiselle MARIE VAN ECKELRAEDE, L. WOLFFERS.

PREMIÈRE PARTIE.



BRUXELLES.

LIBRAIRIE NATIONALE : A. JAMAR ET CH. HEN,

RUE DES MINIMES, 8 BIS.

1844